

Martin Gately : *La Sorcière de Lune*

Le Sud de l'Adriatique, 1842

Les ennuis commencèrent dès la première nuit, après que le brigantin le *Ceres* eut quitté Brindisi pour faire voile vers Trieste. Cellini, le capitaine, avait tout d'abord mis cela sur le compte de l'ivresse. Il est vrai que la vigie avait bu de grandes quantités de *Stroh*, ce rhum épicé que les Autrichiens apprécient tout particulièrement pour lutter contre le froid. Mais ce n'est que dans l'imagination des buveurs d'eau, des vieilles filles et de la presse satirique que la moindre gorgée d'alcool peut provoquer de folles hallucinations. Cellini ne tarda pas à se dire qu'un honnête homme complètement saoul reste avant tout un honnête homme et que plus d'un menteur est d'une sobriété à toute épreuve. En fait, c'est précisément lorsque l'ivrogne chronique est privé de sa gnôle habituelle qu'il est en proie à de terribles visions qui envahissent son esprit. À la fin du voyage, Cellini lui-même trouva d'ailleurs refuge dans la boisson.

Mais vous vous demandez sans doute ce que la vigie avait pu voir au cours de cette première nuit, tandis que, du haut de son nid-de-pie, l'homme observait le pont du bateau à travers les grandes voiles qui claquaient au vent. Laissez-moi tout d'abord vous dire que la plupart des marins sont de piètres observateurs : ils peuvent prendre la tête d'une baleine souffrée, avec ses singulières marques jaunes et noires, pour un serpent de mer, un lamantin émergeant des profondeurs pour une sirène. Cette dernière confusion s'opère d'ailleurs le plus souvent lorsque, après de longs mois passés à bourlinguer sur les mers, le marin a été privé de femmes pendant un bon moment. Mais il en est autrement de la vigie ; sa fonction essentielle est d'observer, et il est rare qu'il soit sujet à ce genre de vision. Aussi le guetteur du *Cérès* était-il tout à fait sincère lorsqu'il décrivit ce qu'il avait vu : une femme qui dansait sur le pont baigné par le clair de lune, une femme dont les longs cheveux, noirs comme le jais, masquaient le visage. Elle portait une tunique blanche, en partie dégrafée, et son corsage flottait mollement autour de son buste ; tout en dansant lascivement au son d'une musique qu'elle paraissait seule à entendre, elle avait remonté sa jupe jusqu'en haut de ses cuisses.

L'après-midi suivant, j'étais assis dans le salon des passagers en compagnie d'une veuve encore très séduisante, madame Strenkin. Nous étions censés jouer aux cartes, au *Preferans* pour être précis, avec Malicarla, la fille de la dame. Mais tout en abattant les cartes, nous jouions surtout aux détectives et nous nous demandions qui pouvait être la mystérieuse danseuse nocturne que la vigie avait aperçue et dont il avait parlé à tout le monde.

– Ce pourrait être une des deux gitanes que nous avons embarquées à Brindisi pour laver le linge des passagers, dit madame Strenkin. Ce sont de pauvres filles, elles viennent d'un milieu où l'on n'hésite pas se mettre en scène pour attirer l'attention des hommes. Cela ne se voit peut-être pas au premier abord, professeur Quercus, mais je suis une femme du monde. Eh bien, malgré tout, je connais la vie et je sais qu'il y a, dans certaines rues de Trieste, des filles qui se vendent pour quelques pièces de monnaie.

– Vous ne devriez pas parler ainsi devant votre fille, lui dis-je à voix basse.

– Bah ! Elle doit apprendre les réalités de la vie, professeur. Les pensionnats de jeunes filles, même les plus onéreux, sont bien incapables de leur enseigner ce genre de choses, objecta la dame.

– Mais je ne vois pas quel intérêt pourrait avoir une fille de petite vertu à danser à moitié nue sur le pont d'un bateau, au milieu de la nuit, alors que le seul homme qui peut l'apercevoir se trouve à une vingtaine de mètres en hauteur, au sommet du grand mât. Si c'est le cas, il s'agit d'une catin bien pudique !

Mais la veuve ne s'avouait pas vaincue.

– Et il y a aussi ces deux Slovènes qui voyagent avec nous. D'accord, on dit qu'elles sont d'un milieu honorable, mais elles ne fréquentent jamais le salon des passagers et elles ne quittent guère leur cabine, énonça madame Strenkin d'une voix suggestive

– Elles n'ont peut-être pas envie de se faire battre au *Preferans*, lançai-je en abattant la carte maîtresse qui concluait la partie.

– En tout cas, l’histoire de cette nuit semble rendre nos marins bien distraits. En début d’après-midi, j’en ai vu un qui a failli tomber du mât. Il devait être en train de penser aux plaisirs de la chair, déclara madame Strenkin d’un ton sentencieux.

– Le capitaine a demandé à son second de monter la garde sur le pont cette nuit. Mais je doute fort que la danseuse réapparaisse, dis-je.

– Bien, mais je vois qu’il est l’heure de la sieste, annonça la dame en consultant sa montre. Allons, Malicarla, viens donc !

Madame Strenkin et sa charmante fille, dont les yeux violets étaient superbes et fascinants, quittèrent le salon. Après leur départ, j’allumai ma pipe et, enveloppé du nuage gris-bleu qui s’exhalait du fourneau, je me mis à songer à l’événement et à ce qui pourrait bien se produire de nouveau.

C’est ainsi que Lafontaine, le second du *Ceres*, fut appelé à passer la nuit sur le pont du brigantin. Lorsqu’il commença sa garde, la lune, énorme et noyée dans un halo de brume qui la faisait ressembler au visage boursoufflé et bilieux d’un dormeur en phase d’endormissement, était très bas à l’horizon. Elle semblait épier, surveiller et narguer tous ceux à qui elle inspirait de la crainte, et elle paraissait observer attentivement tous les faits et gestes de l’officier. Avant de quitter la cabine qu’il partageait avec ses deux lieutenants, Lafontaine, un homme courageux, s’était muni de son épée. Mais, étrangement, la présence de cette arme ne lui apportait ni réconfort ni sentiment de sécurité. Les hommes d’équipage avaient bavardé et, selon eux, la silhouette que la vigie avait aperçue la nuit précédente ne pouvait être qu’un spectre ou un fantôme. Bien sûr, Lafontaine n’était pas homme à donner du crédit à de telles élucubrations. Selon lui, la danseuse était une passagère clandestine ; cependant, le navire avait été fouillé de fond en comble et l’on n’avait trouvé absolument personne. Le second avait donné des ordres pour que les deux bohémiennes soient tenues enfermées en lieu sûr. Mais le garçon de cabines lui avait révélé qu’elles étaient déjà confinées dans une cabine la nuit précédente, au moment où la voluptueuse créature était apparue. Le garçon avait toutefois pu faire erreur ou bien l’une d’elles avait trouvé le moyen de sortir et d’aller se promener sur le pont. Le capitaine, cependant, tenait à démêler le fond de l’affaire et il en faisait même une question de principe. Son navire n’était tout de même pas un endroit où des femmes provocantes pouvaient ainsi s’exhiber impunément au beau milieu de la nuit.

Lafontaine se réjouissait d’ailleurs d’avoir été choisi pour cette mission de confiance. Il se demanda s’il ne s’agissait pas tout simplement d’une des passagères qui, atteinte de somnambulisme, s’était mise à déambuler dans les coursives et avait fini par aboutir sur le pont. Il avait souvent entendu dire qu’il était dangereux de réveiller un somnambule. Si tel était le cas et si l’événement se reproduisait cette nuit, peut-être pourrait-il tout doucement reconduire la femme dans sa cabine. Mais, après tout, il n’était pas certain que les crises de somnambulisme puissent se reproduire plusieurs nuits consécutives et il n’y avait pas beaucoup de chances pour que la femme renouvelle ses agissements le soir même. D’autant plus que l’affaire avait fait grand bruit et suscité de nombreux commentaires parmi l’équipage et les passagers : le subconscient de la dame pouvait donc aussi l’avertir du danger qu’il y aurait à se donner de nouveau en spectacle et lui intimer l’ordre de terminer sa nuit paisiblement, sans quitter son lit.

Loin à l’ouest, Lafontaine pouvait distinguer les côtes italiennes. Le capitaine était un navigateur prudent et il restait le plus souvent à proximité du rivage, assez loin cependant pour ne pas risquer de heurter les récifs ou les bancs rocheux. Lafontaine leva les yeux et observa la lune. Sa clarté paraissait maintenant plus vive. La lumière d’un jaune olivâtre envahissait tout l’horizon. Il eut brusquement la sensation que les rayons opalescents lui brûlaient les yeux, comme en plein cœur de l’été les particules charriées par le vent qui souffle au-dessus d’un champ de maïs. Il se frotta le coin de l’œil droit, mais cela ne le soulagea pas, et le gauche commença bientôt à le piquer de manière atroce. Il frotta nerveusement ses deux yeux, espérant atténuer les brûlures, mais elles n’en furent que plus douloureuses. Il fit appel à toute sa volonté pour arrêter de frotter et attendre que la souffrance passe d’elle-même. Ses yeux étaient injectés de sang et sa vision était trouble. Une brume jaunâtre montait à présent du plancher du navire, comme si l’intensité des rayons de la lune avait porté à ébullition une substance inconnue déposée entre les interstices des lattes de bois. Depuis combien de temps Lafontaine montait-il la garde ? Il lui semblait qu’il n’y avait guère que quelques minutes et cependant, il se sentait épuisé et devait lutter pour empêcher

ses paupières de se fermer sur ses yeux enflammées et congestionnés. Il avait grande envie d'aller chercher de l'aide, mais ses jambes et ses genoux, ployant et fléchissant sous son poids, refusaient de lui obéir. Comme s'il avait porté sur son dos une lourde charge. Il se sentait incapable de produire le moindre effort. La masse de la lune semblait peser sur lui et le contraindre à ne pas quitter l'endroit où il se trouvait. Se sentant totalement hors d'état de faire un mouvement, il s'allongea. S'endormit-il là, à même le plancher du navire ? Il n'en eut aucune conscience. Il ne parvenait plus à ouvrir les yeux ni à émettre un son intelligible.

Au bout de quelques minutes, il sentit une haleine chaude et d'une douceur de miel qui se rapprochait de son visage. C'était un souffle enivrant, le souffle d'une femme, qui lui rappelait presque le contact délicieux de sa mère lorsqu'il était enfant, et qui faisait renaître en lui de tendres souvenirs. Cette présence chaleureuse et intime l'enveloppa, le réconforta, mais il avait l'impression que rien ni personne n'avait posé la main sur son corps. C'était une présence impalpable et il tendit les bras à l'aveuglette pour essayer de sentir la forme tangible de cette apparition. Il ne parvenait toujours pas à ouvrir les yeux, mais il sentit bientôt sous sa main le globe familier d'un sein de femme. Il aurait tant aimé pouvoir le contempler. Il avança la main pour palper ce mamelon qu'il devinait doux et ferme à la fois. D'un geste maladroit, il se mit à le malaxer et il sentit alors sous les doigts que la chair était dure et distendue et qu'un liquide chaud et collant se répandait sur ses doigts en mouvement. Était-ce du lait ? Le sein s'approcha de son visage jusqu'à lui frôler les lèvres. Il colla ses lèvres au téton durci et il se mit à aspirer. Un liquide brûlant lui coula dans la gorge, enflammant sa langue et son palais. Ce n'était pas le lait suave et délicieux que peut offrir le sein d'une femme, mais une substance au goût amer et infect, un goût de pourriture. La répulsion qu'il sentit monter dans tout son être lui permit d'ouvrir les yeux.

Le visage de la Sorcière de la Lune lui apparut. C'était une vision d'horreur. Ses traits avaient peut-être jadis été ravissants, mais à présent, Lafontaine ne voyait plus qu'une terrifiante tête de mort recouverte d'une peau parcheminée tendue sur la paroi osseuse, pareille à la peau d'un tambour, et qui se plissa lorsque l'effrayante mâchoire s'ouvrit sur deux canines immenses et recourbées. L'officier, épouvanté, détourna les yeux et songea que les dernières choses qu'il verrait en ce monde étaient ces énormes tétons suppurants, lourds d'humeurs corrompues, d'où s'exhalait une immonde odeur de putréfaction, et ces crocs démesurés qui s'avançaient vers sa gorge.

Mais quelqu'un s'approcha, ce qui sauva la vie de l'officier en second. La Sorcière de la Lune, fortement irritée d'être ainsi privée de la nourriture qu'elle convoitait, gifla violemment Lafontaine de sa main griffue. Puis elle disparut ; la brume jaunâtre se dissipa rapidement. L'officier se rendit compte alors qu'il ne pouvait ni bouger ni parler et qu'une étrange paralysie immobilisait toute une partie de son corps.

– Mon cher capitaine, commençai-je. Je suis professeur de métaphysique, pas de médecine. Mais il me paraît évident que votre second a été victime d'une espèce d'attaque cérébrale. Regardez : ses traits sont visiblement affaîssés, raidis comme s'il avait perdu tout contrôle de ses muscles d'un côté du visage. Il n'arrive même plus à remuer les membres sur toute la partie gauche de son corps. Mais il est jeune et il semble vigoureux. Je pense qu'il devrait se rétablir complètement...il faudra sans doute du temps, mais j'ai bon espoir...

– L'équipage est très inquiet, dit Cellini. On est à deux doigts de la mutinerie. Les matelots disent que c'est une histoire de sorcellerie, que la *Strega* déambule sur le pont pendant la nuit. Ils exigent que nous gagnions le port le plus proche.

– Et pourquoi ne le feriez-vous pas ? suggérai-je. Vous pourriez conduire Lafontaine chez un médecin qui le soignerait. Il est certain qu'un traitement approprié ne pourrait que hâter sa guérison.

– Je ne le ferai pas, déclara le capitaine, et pour une raison fort simple, professeur : s'il y a une créature maléfique à bord de mon bateau, il est de ma responsabilité de ne pas la transporter en un lieu où elle va trouver de nouvelles victimes et faire de terribles ravages. Non, il faut nous débarrasser d'elle ici même, en la tuant d'une manière ou d'une autre.

– Quelle absurdité ! Un homme a une simple attaque et voilà que vous commencez à parler de sorcières, de monstres et de je ne sais quoi encore ! Tenez, je vais vous faire une proposition : cette nuit, je monterai moi-même la garde et j'éliminerai la créature, si tant est qu'elle existe ! lançai-je.

– Pourquoi pas ? répondit le capitaine d'un air songeur. Je possède un crucifix qui est accroché au mur de ma cabine. Ce serait peut-être plus prudent de le prendre avec vous...Bien que, d'après ce que j'ai pu lire, les symboles religieux ne soient efficaces que si celui qui les porte est lui-même un bon chrétien. Êtes-vous un homme religieux, professeur ?

– Pendant de nombreuses années, j'ai presque totalement perdu la foi, répondis-je, mais après la mort de mon épouse, elle m'est revenue, plus solide encore qu'auparavant. Oui, je pense que j'ai en moi assez de confiance en Dieu et en sa puissance pour pouvoir causer quelques dommages à votre *Strega*.

Quand je quittai le capitaine, je rejoignis rapidement le salon des passagers pour mettre madame Strenkin au courant des dernières nouvelles. Mais il n'y avait personne en dehors du garçon de cabine qui débarrassait les tables du petit déjeuner. Il m'apprit que madame Strenkin souffrait du mal de mer et qu'elle ne pensait pas être en état de quitter son lit de toute la journée. Le garçon était content de me voir, car une des deux Slovènes, Maria, était tombée malade durant la nuit : elle était aussi pâle qu'un fantôme et il me demanda s'il pouvait s'agir d'une anémie. L'ennui, lorsqu'on est possédé le titre de « docteur », c'est que les gens vous prêtent aussitôt des connaissances en médecine. J'imagine que le garçon de cabine en avait beaucoup plus que moi qui aurais les plus grandes difficultés à faire correctement un bandage. Néanmoins, étant le seul passager du *Ceres* à être pourvu d'un grade universitaire, je ne pouvais me dérober à mes obligations et je lui promis d'aller voir la jeune dame dans le courant de la journée. Mais dans l'immédiat, je lui commandai un café et entrepris de bourrer ma pipe avec ce qui me restait d'un délicieux tabac de Ombrie.

La matinée était déjà bien avancée lorsque je frappai à la porte de la passagère malade. Je n'attendis pas qu'elle me réponde et j'entrai directement dans la cabine. Quelle ne fut pas ma surprise de voir la fille de madame Strenkin, Malicarla, au chevet de la jeune Slovène et penchée sur elle ! J'eus le temps d'entrevoir le sein immaculé de la jeune femme, mais Malicarla, soucieuse de la pudeur de Maria, se dépêcha de remonter la chemise de nuit. J'avais pu également d'apercevoir une trace rouge, comme celle qu'aurait laissée une fraise un peu trop mûre, sur les lèvres de Malicarla. Mais ce fut très fugitif, car, d'un geste rapide, elle essuya la trace d'un revers de main. Ce n'était pas un geste très élégant pour une adolescente de bonne famille et je me demandai bien dans quel genre d'école la fille de madame Strenkin pouvait être éduquée.

– J'étais en train d'essayer de réveiller Maria, mais on dirait qu'elle est tombée dans une profonde léthargie et elle n'a aucune réaction, débita rapidement la gamine pour justifier sa présence.

– Qu'est-ce que tu fais exactement dans cette cabine ? lui demandai-je d'un ton soupçonneux.

– Je pense que je peux parler ouvertement à un homme de science tel que vous, me répondit-elle. Depuis que je suis arrivé au pensionnat, j'ai compris que mes goûts ne sont pas ceux des autres filles. J'ai une nature, comment dire ? *saphique*, voilà, c'est le mot, *saphique*

– Je ne suis pas certain de bien comprendre, avouai-je.

– Peu après être montée à bord de ce bateau, j'ai fait la connaissance de Maria et nous sommes devenues amantes, dit-elle avec une désarmante simplicité. Je sais bien que beaucoup de gens pensent qu'un amour de cette nature ne peut pas exister, mais je vous assure que c'est un grand et bel amour, une belle et grande passion.

J'étais partagé entre l'incompréhension et la suspicion. Je soulevai légèrement la chemise de nuit de Maria et j'observai son sein gauche. Il était anormalement pâle, presque décoloré. Le téton portait une blessure et l'aréole était perforée en deux endroits. Plissé et fripé, il était beaucoup plus délavé que le sein droit, comme s'il avait séjourné dans un liquide ou avait été soumis à l'acidité de la salive.

LA SUITE DANS LE RECUEIL...